

La correspondance privée, genre humain en voie de disparition?

« J'ai toujours aimé les correspondances, les conversations, les pensées, tous les détails du caractère, des mœurs, de la biographie, en un mot des grands écrivains ; surtout quand cette biographie comparée n'existe pas déjà rédigée par un autre, et qu'on a pour son propre compte à la construire, à la composer¹. » Cette citation de Sainte-Beuve ancre la correspondance privée dans l'histoire littéraire, où elle apparaît comme l'un des outils susceptibles de faire revivre un écrivain, et le critique souligne ici le lien entre correspondance, biographie et littérature, montrant un intérêt pour la biographie qui lui fut reproché en son temps. La correspondance apparaît comme un texte au statut hybride, ensemble de textes qui révèlent l'humain, la personne, parfois l'intimité, de leur auteur, mais qui offrent aussi à l'épistolier un espace où jouer avec le langage, et ce statut explique en partie son statut fluctuant auprès de la critique littéraire ; si Sainte-Beuve l'apprécie, certains de ses contemporains s'en défient et considèrent l'activité épistolaire comme une perte de temps pour l'artiste, qui pourrait sembler se compromettre en écrivant simplement pour communiquer². Au XIX^e siècle, en partie sous l'influence des Romantiques et de leur conception d'une œuvre inspirée, la correspondance est ainsi peu à peu reléguée dans le champ du biographique, réservée aux historiens de la littérature, avant de connaître un regain de popularité à la fin des années 1980, les travaux consacrés à ce que les Anglo-saxons nomment *life writing*³ l'ayant réhabilitée comme une forme d'écriture digne d'intérêt.

Or, c'est paradoxalement au moment où les études épistolaires se développent que la pratique de la correspondance privée tombe en désuétude, sans cesse dépassée par des moyens de communication électroniques toujours plus rapides, toujours plus efficaces. La distance n'a plus le même sens lorsque l'on peut communiquer en permanence, se voir à distance grâce à Skype, s'envoyer des photos qui vous dispensent même de chercher les mots pour décrire ce que vous regardez. Qui écrit des lettres aujourd'hui, alors qu'un texto ou un tweet semble avoir le même effet qu'une longue missive, sans risquer une plume qui accroche le papier, qui

¹ Sainte-Beuve, « Diderot », [26 juin 1831], *Portraits littéraires*, in *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, t. I, p. 867. Une partie de la citation a servi de titre au numéro 90 de la revue *Romantisme* publié en 1995, numéro consacré à l'écriture épistolaire.

² Voir à ce sujet Brigitte Diaz, « La lettre contre le poème : les lettres de Baudelaire à Madame Sabatier », in *Revue de l'AIRE*, « Lettre et poésie », n°31, Hiver 2005, Paris : Honoré Champion.

³ Un terme dont l'équivalent serait « écrits de l'intime », mais on voit bien que l'accent est mis sur deux concepts différents dans les deux langues : l'anglais insiste sur la référentialité, sur le lien créé avec la « vraie vie », alors que le français préfère s'intéresser au mouvement allant du for intérieur vers l'extérieur.

laisse des traces d'encre, et surtout sans devoir attendre de longues journées pour recevoir la réponse aux questions que l'on a posées dans sa lettre ? En outre, la correspondance privée souffre sans doute également de la privauté qu'elle instaure, précisément : alors que l'exhibition de l'intime triomphe grâce à la télé réalité, l'on comprend également le manque d'intérêt pour un texte mis sous pli, parfois cacheté, toujours caché au sein d'une enveloppe qui conserve le secret pour le destinataire affiché sur l'enveloppe, et que l'on peut éventuellement brûler pour le faire disparaître, alors que chacun sait qu'une information diffusée par les moyens électroniques de communication est beaucoup plus difficile à supprimer.

Jusqu'ici j'ai utilisé le mot de correspondance, mais ce terme implique la publication, et donc la transformation d'un ensemble de lettres individuelles en volume imprimé, et cette transformation affecte le statut du texte. Il semblerait qu'aujourd'hui on n'écrive plus de lettres tout en lisant encore des correspondances, même si les lecteurs assidus de correspondances ont souvent tendance à s'essayer eux aussi à cet art.

Pour commencer je me propose donc de suivre Sainte-Beuve et de réfléchir à ce qui caractérise la lettre, et par-delà, la correspondance, comme mode d'expression aujourd'hui menacé. En quoi ce genre peut-il être considéré comme une manifestation d'humanité, terme que j'entends ici à la fois comme caractérisant le genre humain, et comme la manifestation d'un « sentiment de bienveillance envers son prochain » (*Le Grand Robert*) qui constitue la deuxième signification du terme 'humanité' dans le dictionnaire ? Ce retour historique une fois effectué, je souhaite m'interroger sur la parution récente d'une correspondance intime, celle de François Mitterrand à Anne Pingeot, qui dévoile une liaison restée secrète jusque peu avant la mort de l'épistolier. En effet, les discussions et les controverses liées à cette publication posent la problématique du passage de la lettre à la correspondance publiée. Cette correspondance nous permettra de réfléchir aux liens qui associent correspondance et biographie, littérature et histoire, mais aussi, plus profondément, correspondance et humanisme.

Pour en revenir à Sainte-Beuve, sa conception de la correspondance est celle d'un texte qui offre à ses lecteurs l'accès à la personnalité de son auteur, pour peu qu'ils soient prêts à consacrer du temps à sa lecture :

On s'enferme pendant une quinzaine de jours avec les écrits d'un mort célèbre, poète ou philosophe ; on l'étudie, on le retourne, on l'interroge à loisir ; on le fait poser devant soi ; c'est presque comme si l'on passait quinze jours à la campagne à faire le portrait ou le buste de Byron, de Scott, de Goethe ; seulement on est plus

à l'aise avec son modèle, et le tête-à-tête, en même temps qu'il exige un peu plus d'attention, comporte beaucoup plus de familiarité. Chaque trait s'ajoute à son tour, et prend place de lui-même dans cette physionomie qu'on essaye de reproduire ; c'est comme chaque étoile qui apparaît qui apparaît successivement sous le regard et vient luire à son point dans la trame d'une belle nuit. Au type vague, abstrait, général, qu'une première vue avait embrassé, se mêle et s'incorpore par degrés une réalité individuelle, précise, de plus en plus accentuée et vivement scintillante ; on sent naître, on voit venir la ressemblance ; et le jour, le moment où l'on a saisi le tic familier, le sourire révélateur, la gerçure indéfinissable, la ride intime et douloureuse qui se cache en vain sous les cheveux déjà clairsemés, – à ce moment l'analyse disparaît dans la création, le portrait parle et vit, on a trouvé l'homme⁴.

La citation est un peu longue, mais les lenteurs du style de Sainte-Beuve me semblent bien adaptées au sujet qu'il traite. En effet, comme je le suggérais en introduction, la lettre appartient au monde de la lenteur, lenteur imposée en partie par des circonstances matérielles sur lesquelles l'épistolier n'a aucune prise, tels le système postal, la distance ou le temps mis par son correspondant à répondre. Mais ce rythme est aussi impulsé par le soin que l'épistolier aura mis à rédiger sa missive, et, par voie de conséquence, impose à son tour son allure aux lecteurs : on ne peut pas prendre connaissance d'une missive de quelques pages en un coup d'œil, et la structure classique de la lettre⁵ implique de respecter certaines convenances sans en venir brutalement au fait. Comme on le voit en lisant Sainte-Beuve, non seulement le transport, mais aussi la lecture, et donc *a fortiori* l'écriture de la correspondance sont des activités chronophages, pour le dire en termes utilitaires. En effet, la lettre ne peut se réduire à sa seule fonction communicative, et la flexibilité de ce genre nomade⁶ la rend susceptible de revêtir successivement plusieurs fonctions différentes.

Comme Sainte-Beuve le précise également, la correspondance – davantage que la lettre individuelle précisément – permet de faire émerger un autoportrait de l'épistolier, jouant le rôle de miroir d'encre analysé par Michel Beaujour dans son ouvrage sur l'autoportrait littéraire⁷. Même si l'on ne cherche pas à fonder toute lecture littéraire sur la biographie de l'auteur, il faut admettre que la valeur d'une correspondance tient à la personnalité de l'épistolier qui l'a rédigée, et que ses lecteurs apprennent à connaître en lisant ses paroles.

C'est ce que souligne Virginia Woolf, grande lectrice de correspondances, un siècle après Sainte-Beuve, de l'autre côté de la Manche, dans un article consacré à une biographie

⁴ Sainte-Beuve, *op. cit.*, p. 867.

⁵ Voir à ce sujet Geneviève Haroche-Bouzinac, *L'Épistolaire*, Paris : Hachette Supérieur, 1995, p. 19.

⁶ J'emprunte l'expression au titre de l'ouvrage de Brigitte Diaz, *L'Épistolaire ou la pensée nomade*, Paris : PUF, 2002.

⁷ Michel Beaujour, *Miroirs d'encre. Rhétorique de l'autoportrait*. Paris : Seuil, coll. « Poétique », 1980.

qu'elle vient de lire sur l'écrivain Horace Walpole. Elle y décrit la correspondance comme « l'art plein d'humanité » (« the humane art »), « cet art qui doit son origine à l'amour que l'on porte à ses amis⁸. »

Elle revient à ce propos sur le statut de l'épistolier qui doit, selon elle, s'adresser à un individu privé sans viser un public large, et elle distingue clairement l'épistolier de l'historien⁹. Et tout en admirant l'art épistolaire de Walpole, elle en vient à regretter l'évolution technique qui condamne selon elle la lettre à ressasser les pensées intimes de l'épistolier au lieu de rester fondée sur le dialogue et l'échange de commérages :

Les nouvelles et les commérages, ces brindilles et ces brins de paille dont l'épistolier d'antan faisait son nid, lui ont été arrachés. Le télégramme et le téléphone se sont interposés. L'épistolier n'a aujourd'hui pour bâtir que le matériau le plus intime ; et que l'intensité du très intime devient monotone au bout d'une page ou deux ! On en vient même à désirer ardemment que Keats lui-même cesse de parler de Fanny, et qu'Elizabeth et Robert Browning claquent la porte de la chambre de la malade et prennent une bouffée d'air frais dans un omnibus. Au lieu de lettres la postérité aura des confessions, des journaux, des carnets, comme celui de M. Gide – des livres hybrides dans lesquels l'écrivain se parle à lui-même dans le noir en visant une génération qui n'est pas encore née¹⁰.

Ce texte date de 1940, et Virginia Woolf, elle-même auteure d'une correspondance pleine de commérages, annonce déjà la mort annoncée d'un genre dont nous constatons aujourd'hui encore le déclin. Vus depuis le début du XXI^e siècle, le télégramme et le téléphone ne semblent pas aussi dangereux que le pense la romancière, qui était loin d'imaginer les moyens contemporains de communication. Mais cet article montre que la correspondance, « une sorte de miraculée » selon Geneviève Haroche-Bouzinac¹¹, était déjà considérée comme une espèce littéraire en voie de disparition en 1940. Tout comme

⁸ « the humane art which owes its origin to the love of friends. » Virginia Woolf, « The Humane Art », in *The Death of the Moth and other essays*, <https://ebooks.adelaide.edu.au/w/woolf/virginia/w91d/chapter9.html>. Consulté le 16 février 2017. Toutes les traductions ont été effectuées par l'auteure de l'article.

⁹ « L'épistolier n'est pas un historien déguisé. C'est un homme dont la sensibilité a une courte portée ; ce n'est pas au public en général qu'il s'adresse mais à l'individu en privé. » « The letter writer is no surreptitious historian. He is a man of short range sensibility ; he speaks not to the public at large but to the individual in private. » *Ibid.*

¹⁰ « News and gossip, the sticks and straws out of which the old letter writer made his nest, have been snatched away. The wireless and the telephone have intervened. The letter writer has nothing now to build with except what is most private; and how monotonous after a page or two the intensity of the very private becomes! We long that Keats even should cease to talk about Fanny, and that Elizabeth and Robert Browning should slam the door of the sick room and take a breath of fresh air in an omnibus. Instead of letters posterity will have confessions, diaries, notebooks, like M. Gide's — hybrid books in which the writer talks in the dark to himself about himself for a generation yet to be born. » *Ibid.*

¹¹ Voir « Ecrite pour un destinataire dont elle devient l'entière propriété, la lettre est soumise aux hasards de la conservation. Livrée à la vindicte des épistoliers eux-mêmes souvent prompts à détruire toute pièce susceptible de trahir leur intimité, elle est encore la proie des visées d'héritiers soucieux de défendre la réputation du défunt. Ainsi toute correspondance est-elle une sorte de miraculée. » *L'Épistolaire, op. cit.*, p. 12.

aujourd'hui, le genre souffrait alors de l'existence de moyens de communication concurrents, qui lui étaient préférés par une partie de la population et qui tendaient à le faire tomber en désuétude. Le progrès n'affecte pas de la même manière d'autres formes littéraires, qui s'adaptent afin de continuer à exister, mais la correspondance est trop clairement assimilée à un acte de communication pour sortir indemne des assauts de la technologie.

L'argument de Virginia Woolf mérite que l'on s'y arrête un instant. Son inquiétude porte sur le fait qu'avec de nouveaux moyens de communication, les échanges sociaux et amicaux, jusqu'alors transcrits par le moyen de l'art plein d'humanité qu'elle salue, soient réservés à des modes de communication plus rapides, et que la correspondance se replie sur elle-même, se rapprochant ainsi du journal intime : des lettres qui ne communiquent plus, des lettres qui n'échangent plus en quelque sorte. Sa manière de caractériser la correspondance comme « art humain » montre que pour elle l'humain, c'est avant tout l'amitié et les relations entre correspondants, et que c'est cette dimension de partage qu'elle considère comme primordiale dans la correspondance. Elle oppose ainsi le for intérieur, matière du journal intime ou des carnets, qu'elle considère comme une forme de ressassement, à l'échange amical entre proches, qui fait à ses yeux le charme de la correspondance familière. Elle met ainsi en tension deux significations apparemment contradictoires du mot « intime », à la fois le plus intérieur et ce qui porte à la relation à l'autre, qui s'appliquent toutes deux à la correspondance. Cette tension entre les deux acceptions du mot 'intime' a été magistralement analysée par François Jullien :

L'un dit l'à part et l'enfoui, l'autre dit la relation. (...)

Force nous est donc de commencer par écouter la langue, ces usages divers de la langue, divers jusqu'à disjonction ; mais, par là même, de suivre ce qu'elle nous donne ainsi corrélativement à penser et peut-être même à déduire l'un de l'autre ; (1) que l'intime est le plus essentiel en même temps que le plus retiré et le plus secret, se dérochant aux autres ; (2) que l'intime est ce qui associe le plus profondément à l'Autre et porte au partage avec lui¹².

Or, cette dimension de mise en relation n'a pas disparu des nouveaux moyens de communication, bien au contraire : le mot de partage est d'ailleurs très populaire dans les réseaux sociaux : on « partage » ses photos, on « partage » des liens vers des sites internet, on « partage » même ses amis. Contrairement à ce que prédit Woolf, ce qui semble faire défaut à la communication du début du XXI^e siècle, c'est plutôt l'écriture, la longueur et la dimension littéraire des lettres, dépassées par l'instantanéité de la communication électronique. Et

¹² François Jullien, *De l'Intime. Loin du bruyant amour*, Paris : Grasset, 2013, p. 24-5.

pourtant, l'un des événements littéraires de la rentrée 2016 fut la publication des lettres de François Mitterrand à Anne Pinget¹³, publication à laquelle je souhaiterais à présent réfléchir.

Elle vient à point pour illustrer le chemin qui peut être parcouru aujourd'hui par un texte intime, peut-être le plus intime qui soit, puisqu'il s'agit d'une série de lettres d'amour envoyées pendant plus de trente ans par un homme politique devenu président de la République à sa maîtresse, jusqu'à la diffusion pour le plus grand nombre. Chemin de l'intime vers le public, à plusieurs égards. Tout d'abord parce qu'il s'agit de lettres d'amour, et la publication de lettres d'amour est sans doute celle qui conduit le plus à se poser la question du voyeurisme¹⁴. Mais aussi à cause de la personnalité de l'auteur de ces lettres, homme public qui s'était efforcé pendant de longues années de tenir secrète cette correspondance et la liaison qu'elle reflétait¹⁵. Enfin, de manière plus générale, comme toute correspondance, celle-ci implique de transformer un certain nombre de lettres manuscrites, en d'autres termes d'objets matériels, caractérisés par une graphie, par la couleur de l'encre, la qualité du papier, en un ouvrage imprimé que rien ne distingue à première vue d'un roman. A ce sens, toute publication de correspondance représente un mouvement de l'intime vers le public, et l'intérêt de cet exemple précis, c'est certes le moment où il vient, à l'aube d'un siècle qui semble préférer d'autres formes de communication à la lettre, mais c'est aussi son paratexte, c'est-à-dire les articles de presse et les émissions radiophoniques qui ont été consacrés à cette publication, qui apportent des informations précieuses sur la démarche revendiquée par Anne Pinget, destinataire mais aussi éditrice de la correspondance.

La destinataire de ces 1218 lettres d'amour très personnelles a expliqué les raisons de leur publication au micro de l'historien Jean-Noël Jeanneney sur France Culture, dans le cadre de cinq épisodes de l'émission « A voix nue », entre le 17 et le 21 octobre 2016¹⁶, au moment

¹³ François Mitterrand, *Lettres à Anne*, Paris : Gallimard, 2016.

¹⁴ Woolf évoque dans son article les lettres de Keats à sa fiancée Fanny Brawne, dont la publication en plein milieu de l'époque victorienne suscita des réactions indignées jugeant indécent le spectacle offert par le jeune poète amoureux. L'on peut aujourd'hui se demander comment les mêmes critiques considèreraient le volume écrit par François Mitterrand...

¹⁵ Cette liaison fut révélée par le magazine *Paris Match* le 10 novembre 1994 (n° 2372), en publiant dans un encadré en couverture la photographie du président sortant d'un restaurant avec sa fille, et en titrant « Mitterrand et sa fille : le bouleversant récit d'une double vie ». Voir <http://www.parismatch.com/Actu/Politique/Quand-Paris-Match-publiait-la-premiere-photo-de-Francois-Mitterrand-et-sa-fille-Mazarine-1096577> Consulté le 13 février 2017.

¹⁶ <https://www.franceculture.fr/emissions/voix-nue/anne-pinget-la-discrete-revelee-15-jeune-fille-en-voie-demancipation>; <https://www.franceculture.fr/emissions/voix-nue/anne-pinget-la-discrete-revelee-25-une-vie-de-musee>; <https://www.franceculture.fr/emissions/voix-nue/anne-pinget-la-discrete-revelee-35-anne-pinget-la-fin-je-lui-reprochais-ses>; <https://www.franceculture.fr/emissions/voix-nue/anne-pinget-la-discrete-revelee-45->

de la parution de la correspondance chez Gallimard. Nous disposons ainsi à la fois du texte épistolaire, d'un témoignage précieux sur sa mise en forme, et des premières réactions entraînées par sa publication, alors même qu'un autre président, américain cette fois, se rend célèbre par le nombre de tweets qu'il diffuse chaque jour.

Quelques mots sur les circonstances de publication de cet ouvrage. Les raisons qui ont poussé Anne Pingeot à divulguer ces lettres intimes sont évoquées pendant le premier entretien effectué sur France Culture, le 17 octobre 2016, émission justement appelée « La discrète révélée », qui pose d'emblée la problématique. Jean-Noël Jeanneney évoque en introduction un « événement considérable, à la fois d'un point de vue littéraire et d'un point de vue historiographique¹⁷ », et lorsqu'il s'en réjouit, Anne Pingeot exprime ses propres doutes en posant directement la question du bien fondé de la publication, se dit hésitante, se demande si elle avait le droit de diffuser ces lettres¹⁸, si ce moment était le bon moment, pour conclure « Je mets en ordre les choses. J'ai 73 ans¹⁹ », affirmant ainsi sa volonté de ne pas transmettre la décision à son héritière, mais aussi son refus de détruire les lettres. Les deux interlocuteurs évoquent à ce propos l'attitude de Madeleine Gide détruisant les lettres de son époux, attitude qu'ils s'accordent à regretter²⁰. Anne Pingeot rappelle plusieurs fois qu'en tant qu'historienne de l'art, elle est attachée aux archives et au fait qu'elles permettent de « retrouver la sensation sur le moment où se passe la chose »²¹, et qu'elle espère que les lettres de François Mitterrand permettront à des lecteurs de ressentir cette sensation, de découvrir l'histoire écrite au plus près des événements, alors qu'elle est en train de se faire, et qu'en outre elle est relatée par celui qui a charge de l'écrire. Il est clair qu'elle pense ici à l'Histoire de France sans doute davantage qu'à son histoire personnelle, mais il est difficile de distinguer les deux niveaux à la lecture des lettres, tant les déclarations amoureuses de l'épistolier saturant cette correspondance.

Jean-Noël Jeanneney juge que cet ouvrage mérite le qualificatif d'édition scientifique, terme peut-être un peu fort. Il est exact que certaines allusions sont clarifiées entre parenthèses dans le corps du texte ou à la fin d'une lettre, et que le volume s'accompagne d'un index très bien fait, mais ce volume de plus de 1200 pages est offert sans introduction,

[au-quotidien-les-voyages-et-les-proches;](https://www.franceculture.fr/emissions/voix-nue/anne-pingeot-la-discrete-revelee-55-mort-et-poesie) <https://www.franceculture.fr/emissions/voix-nue/anne-pingeot-la-discrete-revelee-55-mort-et-poesie> consultés le 6 février 2017.

¹⁷ *Ibid.*, 01 : 22.

¹⁸ « Il savait que je conservais tout, par métier, et par nature. Mais est-ce qu'il voulait que ce soit publié ? » *Ibid.*, 04 : 17.

¹⁹ *Ibid.*, 06 53.

²⁰ *Ibid.*, 04 : 53.

²¹ <https://www.franceculture.fr/emissions/voix-nue/anne-pingeot-la-discrete-revelee-35-anne-pingeot-la-fin-je-lui-reprochais-ses>; 14 : 14.

sans contextualisation, avec seulement quelques lignes d'avertissement au lecteur. A ce propos le choix éditorial est intéressant. Les commentaires d'Anne Pinget sont transcrits dans une police différente de celle qui est réservée aux lettres elles-mêmes, avec une taille de caractères plus petite, et la note de l'éditeur, non signée, est presque tout entière écrite au passif, comme si l'édition s'était faite sans médiation²². Anne Pinget n'y est présentée que comme « la destinataire », alors que l'entretien avec Jean-Noël Jeanneney fait apparaître qu'elle a assumé le travail d'édition, depuis la transcription des manuscrits jusqu'à l'ajout de précisions et à la confection de l'index. La langue française est ambiguë et les mots « Note de l'éditeur » peuvent se référer soit à la maison Gallimard, soit à la personne qui a préparé le texte pour la publication, à savoir Anne Pinget elle-même. Mais celle-ci préfère s'afficher uniquement comme « destinataire », ce qui lui donne un statut particulier dans cette édition imprimée. D'emblée cette correspondance soulève ainsi la problématique liée à la publication sous la forme d'un volume d'une série de lettres intimes, adressées à une seule destinataire, et censées demeurer secrètes.

Cette correspondance concilie deux niveaux complémentaires: c'est un document historique, où l'épistolier relate presque chaque jour ses activités politiques, souvent dans le détail, mais c'est aussi l'autoportrait de l'homme amoureux, qui permet d'accéder à l'une des facettes privées d'un personnage public. La petite et la grande histoire réunies, en quelque sorte. Mais ces deux dimensions sont rendues convaincantes et attrayantes par une troisième, indispensable pour qu'une correspondance fonctionne lorsqu'elle a été transcrite et transformée en volume, la dimension littéraire. Jeanneney précise que François Mitterrand fait partie de la « dernière génération des vrais correspondants²³ », reconnaissant par là lui aussi la disparition annoncée d'un genre littéraire. Les *Lettres à Anne* expriment en effet la sensation qu'a un épistolier de manier un code littéraire particulier. Ainsi le 26 juillet 1964, où la lettre

²² « Note de l'éditeur.

La transcription des Lettres est restée au plus près de l'écriture de François Mitterrand, dont la ponctuation a été respectée.

Cependant, les usages typographiques ont été rétablis pour l'italique des titres d'œuvres, les nombres, les heures, les majuscules des institutions, etc.

Ont été corrigés quelques noms et noms propres, à l'exception des surnoms pour lesquels la variété des graphies a été gardée.

Ces lettres ont parfois été entrecoupées [entre crochets] de remarques de la destinataire apportant quelques précisions.

Ces interventions sont dans une police différente afin que le lecteur en soit toujours informé.

Quelques lettres de tiers ont été introduites dans le même souci d'éclairage et toujours dans une police différente. »

²³ <https://www.franceculture.fr/emissions/voix-nue/anne-pinget-la-discrete-revelee-15-jeune-fille-en-voie-demancipation> , *op. cit.* , 05 : 34.

débutent par ces mots qui montrent le sentiment du décalage inhérent à la lettre, entre moment de l'écriture et moment de la réception :

Certaines de mes lettres, mon Anne, quand elles te parviennent deux ou trois jours après avoir été écrites, ont perdu leur contexte et peuvent t'étonner (ou détonner) par quelque excès de joie aussi bien que de tristesse. Je te les envoie, même si je sens que le décalage du temps leur ôte leur véritable signification car je veux recomposer pour toi l'exacte trame de mes pensées et de mes sentiments. Une vie n'est-elle pas comme une marqueterie ? Vue de haut ou de loin on en aperçoit le dessin. De près apparaissent surtout les contrastes et la géométrie du détail²⁴.

Les lecteurs d'aujourd'hui recherchent précisément les détails d'une marqueterie dont les historiens ont déjà retracé les contours. Mais on peut aller plus loin et considérer ces lettres comme « œuvre[s] littéraire[s] », ce que revendique Jean-Noël Jeanneney dans le troisième entretien²⁵, une œuvre qui foisonne de références littéraires, inclut des poèmes, des jeux sur le langage, des effets de style, mais plus largement une utilisation de l'écriture qui dépasse la simple volonté de communiquer, ainsi que la conscience exprimée de l'acte d'écrire. Ainsi le 6 octobre 1964 :

Cette lettre commence comme un roman de Jules Romains ! Mais si roman il y a, c'est le mien. Qui pourrait ainsi débiter : « Le matin du 6 octobre François se réveilla la joie au cœur. Il aimait Anne. » Qui pourrait ainsi continuer : « Sa joie confusément lui poignait le côté comme s'il avait ressenti une grande douleur. » Et encore : « Il croyait savoir beaucoup de choses mais il ignorait celle-ci ou bien peut-être l'avait-il oubliée – il est un royaume de l'amour où l'on ne connaît qu'une saison, l'été. Et cet été brûle les âmes, brûle les corps. Si bien qu'il n'y a plus pour ceux qui vivent là ni joie ni douleur mais l'intensité d'un feu qui, si Dieu le laissait échapper, embraserait l'univers. »

Mon Anne chérie, Il y aura donc une lettre de plus dans ta boîte ce matin ! Je n'ai pu résister (si, j'ai résisté à l'appel téléphonique !) à l'envie de te dire avec le lever d'un nouveau jour que je t'aime, que je t'embrasse, que je t'attends.

Voilà qui n'est pas raisonnable : une petite lettre chaque jour, où va-t-on avec des mœurs pareilles²⁶ !

La présence de cette dimension littéraire, parfois comme ici teintée d'humour, modifie le statut de cette correspondance, à travers laquelle le lecteur voit évoluer un auteur qui manie avec bonheur le langage²⁷. Si l'on en revient à Sainte-Beuve en effet, ce qu'il apprécie dans la

²⁴ *Lettres à Anne*, op. cit., p. 248.

²⁵ <https://www.franceculture.fr/emissions/voix-nue/anne-pingeot-la-discrete-revelee-35-anne-pingeot-la-fin-je-lui-reprochais-ses>, op. cit., 07 :15.

²⁶ *Ibid.*, p. 311-2.

²⁷ Dans le cinquième entretien, Jean-Noël Jeanneney évoque le désir qu'avait François Mitterrand d'être écrivain. Voir aussi <https://www.franceculture.fr/emissions/voix-nue/anne-pingeot-la-discrete-revelee-55-mort-et-poesie>, op. cit., 06 : 53. A ce propos, Marie de Hennezel, qui a accompagné François Mitterrand pendant sa maladie et en a fait le récit, publié peu avant la sortie des *Lettres à Anne*, insiste sur le goût du président pour les livres : « Quelle est l'origine de ce lien charnel, presque sensuel, qui relie l'homme aux livres ? Il se promène

correspondance de Diderot, c'est la manière dont le texte l'autorise à faire œuvre d'imagination et à se représenter l'épistolier dans son humanité, en s'appuyant sur les indices semés au fil des phrases. C'est aussi, me semble-t-il, cette même qualité littéraire, cette même attention portée à l'écriture épistolaire en train de se faire, fonction poétique du message selon Jakobson, qui distingue la lettre classique des courriers électroniques, et plus encore des SMS et autres tweets, formes brèves et souvent abrégées de la communication instantanée. La longueur de ces lettres permet parfaitement à leur auteur d'y déployer sa pensée, de la nuancer, et de la préciser à l'envi. Cette littérarité de la correspondance n'est d'ailleurs pas sans créer ses propres ambiguïtés, qui ont déjà fait l'objet d'études²⁸.

Jacques Attali, certes sans doute peu objectif en l'occurrence, compare le Président amoureux à Denis Diderot écrivant à Sophie Volland, et salue la publication d'un texte à valeur universelle par l'image de l'amour qu'il offre au public²⁹. Il résume ensuite l'ambiguïté de la publication : « Au delà du malaise de voir ainsi publié sans l'accord de leurs auteurs³⁰ des textes aussi intimes, évidemment écrits dans le secret de l'alcôve, on ne peut que se réjouir de la mise à jour d'une dimension si essentielle de la personnalité de tels géants : leur romantisme, leur gentillesse, leur passion, leur désarroi devant les détours du cœur féminin³¹. » Comparer François Mitterrand à Denis Diderot revient à lui reconnaître un statut littéraire, censé justifier en partie la publication de cette correspondance.

La référence à un écrivain du passé, choisi qui plus est à une époque où la correspondance était un genre reconnu, montre qu'Attali, comme Jeanneney mais pour d'autres raisons, considère qu'il s'agit d'un genre en voie de disparition. Sa référence à l'invention du téléphone fait d'ailleurs écho à l'article de Virginia Woolf.

devant les bibliothèques, regarde, palpe, il se saisit avec respect d'un ouvrage, en hume l'odeur, celle du cuir, l'ouvre. Je suis saisie par la qualité de sa présence à l'instant. On sent que rien d'autre ne compte dans ces moments-là, juste ce face-à-face intime avec un livre ancien. » Marie de Hennezel, *Croire aux forces de l'esprit*. Paris : Fayard, Versilio, 2016, p. 73.

²⁸ Voir ainsi en particulier Vincent Kaufmann, *L'Equivoque épistolaire*. Paris : Les Editions de Minuit, 1990.

²⁹ « Lisez, partout où il n'y aura rien écrit, lisez que je vous aime »... A t-on jamais fait plus belle déclaration d'amour que cette dernière phrase d'une lettre de Denis Diderot à Sophie Volland, écrite le 10 juillet 1759, au tout début d'une relation qui allait durer jusqu'à sa mort, près de trente ans plus tard?

La correspondance amoureuse, pan si essentiel de la littérature universelle, et qu'on croyait définitivement écartée depuis l'invention du téléphone, se retrouve en pleine lumière avec la publication de lettres de François Mitterrand. Sans doute peut-on d'ailleurs trouver de grandes similitudes entre les discours amoureux de ce très grand écrivain de la fin du XVIII^e siècle et ceux d'un grand président de la fin du XX^e siècle. » Jacques Attali, *L'Express*, 17 octobre 2016.

³⁰ Diderot et Mitterrand.

³¹ *Ibid.*

Et pourtant la correspondance de François Mitterrand s'est vendue à 30 000 exemplaires en deux semaines³², témoignant de l'intérêt suscité par l'ouvrage, intérêt certes en partie dû au voyeurisme de lecteurs avides de connaître la vie secrète d'une personne célèbre, et d'accéder à ce qui avait été caché pendant si longtemps, mais la taille du volume permet d'imaginer que cet intérêt provient également d'un goût de l'épistolaire.

Cela signifie-t-il qu'il faut considérer les discours annonçant la fin de la correspondance comme alarmistes ? Il me semble qu'en fait, comme le montre le texte de Diderot, cet intérêt des lecteurs pour des recueils de lettres prouve que la correspondance a cessé de constituer un échange vivant entre deux personnes pour devenir un objet d'étude figé. Il ne s'agit plus de répondre à ces lettres, de les attendre, car leur transformation en volume imprimé a modifié leur statut ; pour les lecteurs d'aujourd'hui, elles représentent une forme d'autoportrait, le récit discontinu d'une histoire d'amour, mais aussi de la vie d'un homme politique dans la seconde moitié du XX^e siècle. A cet égard, la posture adoptée par Anne Pingeot en s'affichant comme destinataire et non comme éditrice tente peut-être d'insuffler une nouvelle dynamique, de conserver un peu de vie à l'échange. Ainsi le 4 juillet 1964, après avoir indiqué ce qui figure sur l'enveloppe de la lettre qui lui a été envoyée, elle ajoute entre crochets, et dans la police de caractères plus petite qu'elle s'est réservée : « [L'été, je séjourne à Louvet chez mes grands-parents, mais vous adressez le courrier à Clermont pour ne pas les alerter. Cela durera jusqu'à la mort de ma grand-mère.] ³³ » Curieuse manière de s'adresser à un épistolier aujourd'hui décédé, et d'utiliser le futur comme si l'histoire était encore en train de s'écrire. Tentative illusoire de redonner vie à une correspondance qu'elle s'apprête à figer en mémorial ? Ou plus simplement prise de conscience du fait que ces lettres manuscrites, qu'elle a elle-même transcrites, ont désormais changé de nature et sont transformées en volume imprimé, accessible à tous, et que son rôle consiste à présent à guider les lecteurs, rôle qu'elle ne parvient à assumer que de façon ambiguë, en s'adressant parfois à son ancien amant ? L'ambiguïté de cette pratique éditoriale reflète l'attachement d'Anne Pingeot à son statut de destinataire des lettres, pour lequel elle souhaite rester dans les mémoires³⁴. Bien qu'ayant effectué le travail éditorial, elle préfère

³² Voir « Le président socialiste se vend bien en librairie. François Mitterrand aura réussi son coup posthume: les lettres romantiques à sa maîtresse Anne Pingeot se sont écoulées à près de 30000 exemplaires en deux semaines. » Jérôme Dupuis, *L'Express*, 5 novembre 2016, http://www.lexpress.fr/culture/livre/meilleures-ventes-de-livres-succes-d-outrre-tombe_1847021.html. Consulté le 27 février 2017.

³³ *Lettres à Anne*, op. cit., p. 219.

³⁴ En outre, l'entreprise de la publication, avec notamment la transcription des lettres, lui a permis de revivre le passé. Voir à ce sujet le second entretien, <https://www.franceculture.fr/emissions/voix-nue/anne-pingeot-la-discrete-revelee-25-une-vie-de-musee>, 23 : 19 : « Quand j'ai retranscrit ses lettres, je revivais tout ! »

s’effacer autant que possible du volume, jusque dans le choix de la police de caractères plus petite pour ses propres commentaires, tout en figurant dans le titre comme la destinataire, précisément.

Cette transformation de l’échange épistolaire en correspondance publiée, et donc figée, a été invoquée par le philosophe Peter Sloterdijk au début de son essai *Règles pour le parc humain*, où il considère la correspondance privée comme le mode d’échange privilégié des philosophes humanistes, condamné à disparaître par l’avènement du post-humain. Partant du constat que les rapports entre philosophes fonctionnaient souvent de manière épistolaire, il soutient que la philosophie humaniste tout entière s’est construite puis diffusée sur des modes rappelant l’échange entre amis.

Comme l’a relevé un jour Jean Paul, les livres sont de grosses lettres adressées aux amis. En écrivant cette phrase, il a désigné par son nom, dans sa quintessence et avec beaucoup de grâce, la nature et la fonction de l’humanisme : il constitue une télécommunication créatrice d’amitié utilisant le média de l’écrit³⁵.

Comme Woolf, Sloterdijk insiste sur la relation amicale créée par la lettre, et c’est cet échange qui caractérise pour lui l’humain, et par-delà l’humanisme. S’il l’on en revient aux définitions de l’intime proposées par François Jullien, il s’agit là de l’intime conçu comme relation proche entre deux êtres humains, celle qu’institue la lettre entre épistolier et destinataire.

Sloterdijk conclut son essai en revenant aux lettres, qu’il voit transformées en archives, et donc privées de vie, à l’aube du XXI^e siècle.

Les objets postaux qui ne sont plus remis cessent d’être des messages à de possibles amis – ils se transforment en objets archivés. Les livres déterminants de jadis ont peu à peu cessé d’être des lettres à des amis, ils ne sont plus déposés sur les tables de lecture ou de chevet de leurs lecteurs, mais ont été engloutis dans l’intemporalité des archives : cela aussi a ravi au mouvement humaniste la plus grande part de son élan d’antan³⁶.

La pratique éditoriale d’Anne Pingeot vise peut-être, de manière paradoxale pour une historienne de l’art attachée aux archives, à empêcher les lettres de son amant de devenir pure archive, en les rattachant à elle en tant que destinataire, pour montrer qu’elles conservent à ses yeux leur fonction première, de parties d’un échange entre deux personnes réelles, liées par une relation amoureuse. Préserver l’intime tout en le dévoilant, d’une certaine manière, si cela est possible.

³⁵ Peter Sloterdijk, *Règles pour le parc humain*, Paris, Fayard, “Mille et une Nuits”, 1999, p. 9.

³⁶ *Ibid.*, p. 62.

Selon François Jullien, l'intime représente l'un des derniers espaces de résistance aujourd'hui, parce qu'il permet de substituer le relationnel à l'individuel :

Ce qu'opère l'intime en définitive, et pourquoi on peut le poser au départ de la morale, est donc qu'il renverse l'abord : qu'il fait passer – il est vrai subrepticement et sans crier gare – du point de vue de l'*individuel*, contre lequel elle butait, à celui du *relationnel*, qui est sa condition et fonction légitime³⁷.

C'est bien là la fonction de la lettre, qui s'inscrit dans la relation proche, amicale, voire intime, et que Woolf craignait de voir sombrer dans le domaine de l'individuel. D'ailleurs, François Mitterrand formule à plusieurs reprises l'idée selon laquelle sa correspondance avec Anne Pingeot lui permet d'exprimer des pensées qu'il garderait enfouies si elle n'était pas là : « ... je n'ai jamais eu la patience de noter quotidiennement, à l'usage de qui que ce soit, mes observations et mes sentiments. Pas même pour moi, ce qu'il m'arrive de regretter quand je songe aux événements, parfois historiques, que j'ai vécus ou approchés. Ai-je donc changé ? Et pourquoi à votre propos³⁸? » Cette lettre du 6 janvier 1964, écrite au tout début de la correspondance, montre que la découverte d'une destinataire appropriée permet au « relationnel » de prendre le dessus sur « l'individuel », pour reprendre les termes de Jullien.

Ce point de vue relationnel est aussi suggéré par le mode éditorial choisi par Anne Pingeot. Ainsi la correspondance ne meurt-elle pas sur les rayons des bibliothèques car elle conserve sa fonction dialogique, fût-ce de manière illusoire. Et la destinataire répond indirectement à l'une des phrases de son correspondant, écrite le 8 août 1964 : « A lundi : je te téléphonerai entre midi et demi et 1 heure. Je t'enverrai d'ailleurs une autre lettre au début de la semaine. Mon dialogue avec toi n'a pas de fin³⁹. »

Tout humanisme n'est donc peut-être pas encore tout à fait mort, quoi qu'en pense Sloterdijk, même si la correspondance privée est de moins en moins pratiquée, et les spécialistes de communication s'appliquent eux aussi à analyser la manière dont l'expression

³⁷ Jullien, *op. cit.*, p. 132.

³⁸ *Lettres à Anne, op. cit.*, p. 53. Voir aussi la lettre du 13 avril 1964 : « Si vous saviez comme j'ai appris à garder pour moi seul mes rêves, mes ambitions, mes peines ! Mêlé trop tôt à des collectivités indifférentes ou brutales, j'ai dû composer ma force autour d'un raidissement intérieur que rien ne pouvait fléchir. Exprimer ce que je possédais de plus authentique me semblait aveu de faiblesse. Et peu à peu s'est noué en moi un lacs de refus. Au milieu des passions et des intérêts j'ai abrité le secret de mon être derrière un mur si haut et si épais que lorsque j'ai aimé, ou bien lorsque j'ai voulu convaincre, l'obstacle qui m'avait si longtemps préparé a fini par m'enfermer. Dans l'isolement où je m'étais complu ni la joie, ni la paix ne venaient plus me visiter. Avec vous j'échange, je communique, je communie. Je suis comme délivré. » *Ibid.*, p. 146-7.

³⁹ *Ibid.*, p. 268.

de l'intime relation entre deux personnes trouve toujours à se dire dans des cadres renouvelés⁴⁰.

D'ailleurs, le désir d'immédiateté qui caractérise notre début de siècle a aussi ses détracteurs : à l'époque où certains mouvements se fondent sur la lenteur, précisément, comme le font les adeptes de *slow food*, de *slow travel*, il serait peut-être temps pour les littéraires de lancer un mouvement pour revendiquer le *slow writing* ? Dans un récent numéro du *Magazine littéraire*, Hubert Prolongeau conclut un article consacré à la conversation, dont il se demande si elle risque de disparaître au profit de la communication, par ces paroles : « Les modes de communication d'aujourd'hui montrent aussi une absence de formation à la parole. A chacun de nous de réinventer la conversation⁴¹. » La défense de la correspondance procède du même mouvement, et deviendrait alors un combat d'avant-garde, grâce auquel l'on redécouvrirait avec bonheur le plaisir de prendre la plume pour passer un moment à converser avec ses amis éloignés. A chacun.e d'entre nous de réinventer la correspondance !

Sylvie Crinquand, EA 4182 TIL, UBFC

Bibliographie

Beaujour, Michel. *Miroirs d'encre. Rhétorique de l'autoportrait*. Paris : Seuil, coll. « Poétique », 1980.

Diaz, Brigitte. *L'Épistolaire ou la pensée nomade*. Paris : PUF, 2002.

Diaz, Brigitte. « La lettre contre le poème : les lettres de Baudelaire à Madame Sabatier », in *Revue de l'AIRE*, « Lettre et poésie », N°31, Hiver 2005, Paris : Honoré Champion.

Haroche-Bouzinac, Geneviève. *L'Épistolaire*, Paris : Hachette Supérieur, 1995.

Hennezel, Marie de. *Croire aux forces de l'esprit*. Paris : Fayard, Versilio, 2016.

Jullien, François. *De l'Intime. Loin du bruyant amour*, Paris : Grasset, 2013

Kaufmann, Vincent. *L'Équivoque épistolaire*. Paris : Les éditions de Minuit, 1990.

Mitterrand, François. *Lettres à Anne*, Paris : Gallimard, 2016.

Sainte-Beuve, « Diderot », [26 juin 1831], *Portraits littéraires*, in *Œuvres*,

Bibliothèque de la Pléiade, t. I.

⁴⁰ Voir ainsi *Networking Knowledge*, Vol 9 No 6 (2016), *Together While Apart: Mediating Relationships and Intimacy*. <http://ojs.meccsa.org.uk/index.php/netknow/issue/view/togetherWHILEapart> Consulté le 28 février 2017.

⁴¹ Hubert Prolongeau, « Comment tu me parles... », *Le Magazine littéraire*, n° 575, janvier 2017, p. 11.

Sloterdijk, Peter. *Règles pour le parc humain*, Paris : Fayard, “Mille et une Nuits”, 1999.

Woolf, Virginia, « The Humane Art », in *The Death of the Moth and other essays*, <https://ebooks.adelaide.edu.au/w/woolf/virginia/w91d/chapter9.html>.